

—Tu n'as pas besoin de m'en dire davantage : il t'aime, Henriette, il t'aime, il t'adore ! Selon moi, celui qui aime sincèrement doit être timide et crainctif auprès de celle qu'il aime, ainsi que l'est M. André vis-à-vis de toi. Il t'aime, et c'est ainsi que je veux être aimée, moi, si je dois l'être un jour.

Ce que je ne peux pas souffrir chez un jeune homme, c'est là fatuité, ces airs vainqueurs d'un don Juan, qui semble dire : regardez-moi ! et qui expriment un ridicule contentement de soi-même. Tous sont un peu trop comme cela aujourd'hui ; quand ils se font quelque peu aimables, on dirait que c'est à regret ; toujours il semble qu'on attend d'eux l'aumône d'un regard ou d'un sourire ; et s'ils vous font réellement la cour, on s'aperçoit vite qu'ils dissimulent des pensées intéressées.

—Toujours ta défiance, Claire.

—Eh bien, oui ; je suis sous ce rapport fort sceptique, c'est un état maladif de mon âme. Mais revenons à M. André ; lui, au moins, ne ressemble pas à tant d'autres ; il n'affiche pas des prétentions sottées, ce n'est pas un fat, et loin de se croire irrésistible, il doute de lui et se demande probablement s'il est digne de toi, s'il a de mérites suffisants pour être aimé.

—Il a tout, Claire, tout.

—Assurément. Tu l'aimes, tu dois le trouver parfait. Il est, m'as-tu dit, bien accueilli par ta mère et M. Beaugrand ?

—Ma mère a beaucoup d'affection pour lui ; quant à M. Beaugrand, qui le connaît depuis son enfance, il l'aime comme s'il était son fils.

—Mais, alors, que craint-il ? Pourquoi ne demande-t-il pas ta main ? Qu'attend-il ?

—Je ne sais pas.

—Serait-il retenu par quelque sentiment de délicatesse ?

—Mais, je ne vois pas.

—Ses parents sont-ils riches ?

—Il n'a plus que sa mère. André n'a jamais connu son père qui, plusieurs mois avant sa naissance, est mort des suites d'un duel.

—C'est triste.

—Ce fut un grand malheur pour lui et pour sa mère, qui ne s'est pas remariée et qui, adorant son fils, s'est consacrée à lui tout entière.

—Voilà une bonne mère.

—Oh ! oui, bonne comme la mienne. Mme Clavière est toute de cœur.

—Mme Clavière, dis-tu ?

—Oui.

—Hier soir, M. Beaugrand a parlé de M. Clavière.

—Oui, d'André.

—Ainsi, ton amoureux est ce jeune sous-préfet dont M. Beaugrand faisait si chaleureusement l'éloge ?

—Jo t'ai dit que M. Beaugrand l'aimait comme son fils.

Mlle Dubessy resta un instant songeuse, puis reprit :

—Henriette, je reviens à mon idée : voyons, Mme Clavière est-elle riche ?

—Je ne crois pas qu'elle ait beaucoup de fortune, car elle a toujours vécu très modestement, ne dépensant presque rien pour sa toilette, faisant sans doute des économies afin de faire donner à son fils l'instruction qu'il a reçue, car André est réellement très instruit. M. Beaugrand le dit et il s'y connaît.

Toutefois, Mme Clavière a certainement de l'aisance, car ce n'est pas le faible traitement de sous-préfet qui ferait vivre André et sa mère et permettrait à celle-ci de venir en aide à de nombreuses misères dans l'arrondissement.

—Ainsi Mme Clavière fait beaucoup de bien ?

—Oui.

—Relativement, c'est-à-dire selon ses moyens ?

—Sans doute.

—Mettons qu'elle donne à des malheureux mille ou douze cents francs par an, ce n'est pas une affaire. Bref, il ressort de ce que tu viens de me dire que Mme Clavière est à peu près sans fortune et que le traitement de sous-préfet, si minime qu'il soit, aide à vivre la mère et le fils. Or, ma chère Henriette, ta dot sera — tu me l'as toujours dit — d'un million.

—Oui.

—M. André Clavière doit connaître le chiffre de ta dot.

—Je ne sais pas.

—Il le connaît sois-en sûre.

—Je ne crois pas qu'on ait jamais parlé de ma dot devant lui.

—Mme Clavière et Mme Beaugrand se voient-elles ?

—Rarement. Mme Clavière, qui n'aime pas beaucoup le monde et semble avoir fait le serment d'être toujours vêtue de noir, sort très peu ; mais elle et ma mère sont deux amies.

—Bien. Donc, ma chérie, sans aucun doute, Mme Beaugrand n'a pas laissé ignorer à Mme Clavière que tu apportais à ton mari, le jour même de ton mariage, un million, et Mme Clavière l'a dit à son fils. Ah ! je me doutais bien qu'il y avait une barrière entre toi et M. André. Cette barrière, ma chérie, c'est ta dot. Voilà ce qui rend ton amoureux craintif, ce qui le retient et même le repousse ; voilà pourquoi il ne demande pas ta main. C'est ce sentiment de délicatesse dont je parlais tout à l'heure. Ne cherche pas une autre cause à l'attitude de M. André Clavière et à son silence.

—Je n'avais pas songé à cela ; oui, Claire, tu as raison. Mais c'est très ennuyeux, continua Mlle de Mégrigny avec une petite moue charmante, car ça peut durer longtemps ainsi, même toujours.

—Oh ! toujours...

—C'est vrai, je finirais par me lasser, fit gentiment Henriette.

—Attendu que la patience a ses limites, ajouta Mme Dubessy.

—Claire, si tu étais à ma place, que ferais-tu ?

—Eh bien, si j'étais à ta place...

—Dis, dis !

—Je me lasserais tout de suite, parce que je ne voudrais pas d'un amoureux qui fût muet.

—Pourtant, Claire...

—Oh ! je me rends parfaitement compte de la situation dans laquelle se trouve M. André Clavière vis-à-vis de toi et de tes parents ; il est presque pauvre et tu es riche ; ses craintes, ses hésitations sont faciles à comprendre ; d'un autre côté, il ignore que tu l'aimes.

—Peut-être l'a-t-il deviné.

—Oui, peut-être, mais cela n'est pas certain. Enfin, il se tait. Eh bien, si j'étais à ta place, je m'y prendrais de telle manière que je le forcerais à parler.

—C'est bien difficile.

—Sans doute ; mais une parole en amène une autre, à une question il faut une réponse. Et puis, ma chérie, tu as une excellente mère qui, peut-être, attend anxieusement tes douces confidences. Est-ce qu'on cherche à te faire faire un mariage riche ? Je ne le crois pas. Du reste, tu t'y refuserais. Va, je connais tes idées qui sont aussi les miennes : qu'est-ce que nous voulons ? Être aimées, pas autre chose ; mais aimées sincèrement, ardemment. L'argent n'est rien ; le bonheur avant tout. Aimer et être aimée, voilà le bonheur. Pour nous, ma chère Henriette, tout est dans l'amour.

Pour ma part, si j'ai un jour le bonheur d'aimer et d'être aimée, je ne m'inquiéterai guère de savoir si celui que j'aime est riche ou pauvre. Sur ce point, par exemple, mon cher tuteur ne pense pas du tout comme moi ; mais cela m'est parfaitement égal, étant bien résolue, le moment venu, à n'agir que selon mon cœur et ma raison.

A ne te rien cacher, Henriette, je voudrais aimer et être aimé d'un jeune homme pauvre, un autre André Clavière, car bien que je ne le connaisse pas encore, ce que tu m'as dit de lui et de son caractère me porte à l'enthousiasme.

Oui, oui, M. André Clavière est bien l'un des maris que nous rêvions autrefois. Et puisque tu as trouvé le tien, ma chérie, je ne désespère plus autant de voir venir le mien.

S'il est pauvre, tant mieux, j'en serai ravie ; confiante en l'avenir sûre d'être heureuse, je serai fière de partager ma fortune avec lui.